



Eric Schemoul

La

Mort

est un

jardin

Eric Schemoul

La Mort est un jardin

© Eric Schemoul, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1157-1

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Isabelle, Elsa, Aurélia et Emilie, mes quatre muses adorées,  
Pour ma mère, Evelyne et René qui ont toujours cru en moi,  
À la mémoire de mon père.*

« *Palmes... !*

*Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes ; et l'eau encore était du soleil vert ; et les servantes de ta mère, grandes filles luisantes, remuaient leurs jambes chaudes près de toi qui tremblais... »*

Saint-John Perse

C'est à l'instant même où Georges Murray, le rédacteur en chef de mon journal, m'a intimé l'ordre, séance tenante, de prendre des vacances, que j'ai compris l'immensité du malentendu sur lequel j'avais fondé ma petite existence de trentenaire. Mon omniprésence au travail, mes propositions incessantes pour un nouvel article, ma soif éperdue de reconnaissance, tout en moi – il me l'avait enfin avoué, après plus de dix ans de bons et loyaux services – le fatiguait.

Trente-sept ans, célibataire et pourtant jolie, – tout le monde rajoutait toujours ce « et pourtant jolie », ce qui ne faisait qu'aggraver envers moi une forme hypocrite de suspicion – j'étais une parfaite incarnation, un peu vaine et aride, de féminité moderne : plus je faisais envie dans ma vie professionnelle, plus je faisais pitié dans ma vie sentimentale. On disait de moi que je vivais en ermite et c'était souvent vrai, comme si le trop-plein de relations publiques au travail me condamnait, dans la vie privée, à un usage perpétuel et répété d'une forme de solitude dont je m'imaginais avoir un besoin vital. Je passais mon temps à me ressourcer, à grand renfort de massages aux pierres chaudes et de cures de bien-être hors de prix, sans jamais trouver le repos. J'en revenais encore plus amère et épuisée, comme si ma vie entière avait été lessivée, essorée, et, lorsque j'étais au bureau, je retardais de plus en plus le moment de rentrer chez moi, dans les faubourgs de Londres.

Alors, cette nuit-là, en ouvrant les fenêtres de mon appartement pour aérer, je me suis attardée un instant sur cette rue, au bas de mon immeuble, dont les réverbères et les enseignes ne brillaient pour personne et pour rien : cette lanterne rouge, esseulée, au seuil d'un horrible restaurant chinois, ces cinq lettres lumineuses, (cinq sur sept, les deux autres étant hors service) qui ne formaient plus aucun mot et n'indiquaient plus aucun magasin, ou encore la vitrine fantomatique de ce pressing d'où émergeaient, comme autant de catafalques

illuminés, des rangées de machines à laver. À la vue de cette rue pourtant si familière, repliée sur elle-même comme une société secrète, où chaque lueur paraissait soudain me faire signe, j'ai eu une véritable illumination, une sorte de révélation intérieure à la fois cruelle et salutaire : je n'avais pas changé. Non, à l'image de cette misérable ruelle, vide de sens et pauvrement éclairée, j'étais restée, depuis au moins une décennie, désespérément la même.

Je me souviens, il y avait de cela dix ans, en mai 2003 exactement, Gil, mon rédacteur en chef de l'époque m'avait fait très précisément la même remarque que Murray, alors que je n'étais en poste que depuis quelques mois : il reconnaissait mes très grandes qualités professionnelles, mais tout en moi, désormais, le fatiguait. Et il m'avait alors, de la même façon que Georges aujourd'hui, forcée à prendre – enfin – des vacances !

Il est curieux de penser que la vie peut se répéter, que les figures de notre existence peuvent parfois se dédoubler sans fin, monstrueusement, selon de subtils motifs géométriques, échafaudant ainsi une sorte d'édifice où le temps se courbe, parfois s'inverse ou se creuse, formant une multitude de passerelles et de galeries, fines comme des toiles d'araignée, à l'image de ces gravures d'Escher où l'œil se perd dans l'illusion d'un escalier qui tour à tour paraît grimper vers le ciel ou s'enfoncer dans les profondeurs d'une cave.

Il y avait dix ans, en effet, un peu comme aujourd'hui, j'avais tout plaqué en plein milieu de l'après-midi et j'avais quitté brutalement mon bureau sans saluer personne. En rentrant chez moi, j'avais beaucoup pleuré puis, encore en larmes, j'avais cherché frénétiquement une location dans le sud de la France. Mais où aller, et pourquoi ? Même pour des vacances, il me fallait un but, une idée... L'idée de partir pour bronzer seule sur une plage et me faire aborder toutes les cinq minutes par des adolescents en chaleur me déprimait tellement que j'aurais préféré demander ma mutation dans les îles Falkland, ou en Sibérie. C'est alors que, dans le fatras de mon salon, sur la table basse où s'entassaient toujours des piles de journaux, l'un d'eux, ouvert à une page, parut me faire signe. Il y figurait un article du New-Yorker, daté du dix-sept mai 2003 :

« QUI EST RÉELLEMENT SIR MALCOLM JAMES ?

*Ceux qui pensent connaître Sir Malcolm James le décrivent comme une*

« énigme ».

*Cet homme, toujours maître de lui, contrôlant tout, est, dit-on, l'un des hommes les plus riches de la planète mais personne, à ce jour, ne peut savoir à quel montant exact se chiffre sa fortune. Retiré aujourd'hui au Cap d'Antibes, sur la Côte d'Azur, cet irlandais d'origine modeste, après des études de chimie à Oxford, a cumulé dans sa jeunesse les petits boulots, travaillé sur des chantiers de construction, dans un bar à Londres ou pour des sociétés de courtage... À 27 ans, on le retrouve déjà à la tête d'une fortune colossale, essaimant des sociétés un peu partout en Europe de l'Est, en Lettonie, dans les États baltes, en Bulgarie, en Amérique Centrale, en Russie, rachetant des entreprises obscures, en créant d'autres, dans la production d'aluminium, au sein de compagnies forestières, de sociétés de télévision par câble... Aujourd'hui, l'empire se fissure. Plus on en apprend sur Sir James, moins on a l'impression d'en savoir... »*

C'est à ce moment précis qu'a débuté pour moi ce qui restera comme l'affaire à la fois la plus trouble et la plus fascinante de ma carrière : l'affaire James.

C'était dans ces années 2000 où, de façon fulgurante, les acteurs économiques les plus puissants réussissaient à s'affranchir enfin de la chair et du sang pour divaguer, tels de purs esprits mathématiques, soufflant sur les marchés et les bourses de New-York, Londres ou Tokyo, achetant et vendant dans la même seconde la même entreprise dont les salariés pointeraient au chômage dès le lendemain ; c'était cette époque, futile et brutale, vouée au culte du corps, du sexe et de la beauté factice, sacrifiant tous ses idéaux au plaisir trouble du « voir sans être vu », à la prolifération exponentielle des écrans et de ces êtres solitaires qui leur étaient irrémédiablement soumis, tapotant sur leurs claviers au dernier étage de leur tour de verre ou dans le jardin étrié de leur lotissement. C'était en particulier cette année 2003, de sinistre mémoire, où la canicule en Europe avait révélé, comme des couches géologiques oubliées de la société soudain mises à nu, des pans entiers de détresse et de solitude, – ces hommes et ces femmes encore jeunes prêts à tout pour ne pas vieillir, soudain confrontés à ces vieillards qui mouraient en masse et dont les corps, que personne ne venait réclamer, s'entassaient dans les morgues des hôpitaux.

Alors, en un instant, je me suis décidée : il fallait que je retourne là-bas, que je retrouve, dix ans après, les protagonistes de l'affaire James, voilà un véritable



but pour mes vacances forcées ! Mais comment s'appelait donc ce couple de retraités anglais qui m'avait loué à l'époque un petit pied-à-terre dans le vieil Antibes ? Dansett, Dan... Danse, oui, c'est cela, il s'agit de Mr et Mrs Danse, je me souviens, cette jolie vieille dame à lunettes à la voix si douce. Je retrouve sans difficulté le numéro ; il n'est pas trop tard, je peux encore essayer de les joindre.

— Allô, bonsoir, Mrs Danse ? Miss Bayle à l'appareil, Elisabeth, vous vous souvenez de moi ? Cela fait presque... dix ans ! En 2003, j'avais loué votre appartement à Antibes.

— Euh... Miss Bayle ? Oh oui, bien sûr, dit-elle après un court silence, très heureuse de vous entendre, comment allez-vous ? Je suis un peu surprise par votre appel, après ce qui s'est passé à l'époque... Oui, oui, je me souviens très bien maintenant, comment vous oublier ? Mais nous ne louons plus d'appartements, vous savez, non, les gens ne respectent plus rien, ils dégradent tout, c'est bien malheureux...

— Vous êtes sûre que vous ne pourriez pas... pour moi... faire une exception ? Vous vous souvenez, quand vous veniez prendre le thé avec moi, nous discussions pendant des heures, comme de très vieilles amies...

— Pour vous... Euh, une minute s'il vous plaît, j'en parle à mon mari... Très bien, Miss Bayle, c'est entendu. Je serais très contente de vous revoir ! Vous viendriez à partir de quand ?

— À partir du 27, si cela ne vous dérange pas.

— Pas du tout ! Je prépare l'appartement, je nettoie tout de fond en comble, vous serez comme chez vous.

J'éprouve alors un réel plaisir à entendre sa petite voix aiguë et tendre, comme si elle était ma grand-mère d'adoption.

Quelques jours après, j'atterris à l'aéroport de Nice Côte d'Azur et un taxi me dépose devant la petite maison des époux Danse.

Mrs Danse m'accueille à bras ouverts : c'est une femme toute petite, au visage très peu ridé, aux yeux bleus toujours un peu rieurs derrière ses lunettes rondes et qui a la particularité de mettre immédiatement ses interlocuteurs à l'aise, à la

différence de son mari, grand homme maigre aux cheveux rares, un peu étrange et taciturne, dont on ne peut jamais connaître le fond des pensées. Mr Danse me sourit mais reste un peu en retrait, toujours aussi timide. Je suis obligée de décliner l'invitation à prendre un verre, prétextant la fatigue du voyage. La petite dame me donne les clefs en me faisant les mêmes sempiternelles recommandations sur la façon de faire démarrer la chaudière et d'ouvrir l'arrivée d'eau. En prenant congé des époux Danse, je ne peux m'empêcher de serrer Mrs Danse dans mes bras, ce qui a l'air de la combler d'aise : « J'espère que vous viendrez prendre le thé avec moi un de ces jours, comme autrefois ! » me souffle-t-elle à l'oreille, de sa délicieuse petite voix.

En pénétrant dans l'appartement des Danse, au cœur du vieil Antibes, je ressens aussitôt cette chaleur, j'inspire profondément ces parfums, je perçois ces intonations de voix chantantes venant de la place du marché : je suis à nouveau dans le Midi et je m'y sens déjà tellement bien, comme il y a dix ans, au début de ma carrière, alors que c'était la première fois que je venais dans le sud de la France. J'ouvre la porte-fenêtre qui donne sur la petite terrasse, au-dessus de la place du marché, et je m'assois là, le temps de retrouver mes marques et de humer l'air si doux de ce mois de mai.

Dès le lendemain, à la première heure, dans une voiture de location, je prends la direction du Cap d'Antibes.

Autrefois inhospitalier et battu par les vents, ce cap est devenu, dès la moitié du dix-neuvième siècle, le refuge préféré des millionnaires, des ambassadeurs à la retraite et des têtes couronnées, ce qui lui donne, malgré la splendeur de la végétation et la lumière intense qui le caractérise, cet aspect un peu occulte derrière ses hauts murs et ses clôtures sans fin, comme si les rares habitants privilégiés de cet endroit tournaient le dos au monde extérieur : au Cap d'Antibes, la majorité du site est dissimulée, distraite au regard du passant inquisiteur qui oserait se risquer au-dessus des pointes acérées hérissant ces murs de clôture, les rendant définitivement infranchissables.

Très rapidement, je retrouve avec étonnement le portail, intact, de la villa de Sir James alors qu'autour, tout a changé : il y a encore plus de murs et de constructions. Pas de sonnette, bien sûr ; des chiens enragés viennent aboyer